

## Annie Ernaux prix Nobel

L'œuvre d'Annie Ernaux est tout à fait représentative d'une tendance forte, voire dominante, dans la littérature française des cinquante dernières années : écrire sur soi. Son matériau est en effet *essentiellement* autobiographique, non pas au sens de Rousseau, de Chateaubriand ou même, plus récemment, de Sarraute. En effet, il ne s'agit plus de dresser un bilan rétrospectif, vers la fin de sa vie, des grands moments qui l'ont constituée, pour mieux la comprendre, pour s'en féliciter ou s'en plaindre, pour en tirer d'éventuelles leçons et les transmettre. Elle n'avait ainsi que quarante-deux ans quand elle a délaissé la fiction romanesque *stricto sensu* et a écrit son premier récit autobiographique, *La Place*. Elle n'a cessé, depuis, de creuser ce sillon. Ses trois premiers romans, antérieurs à cette date, portent d'ailleurs déjà des traces fortes de cette imprégnation précoce, comme si, justement, la question centrale de l'œuvre était de trouver sa *place* dans le monde, en se définissant encore et toujours par rapport à son passé. Passé familial surtout – en particulier les rapports à sa mère, dont elle évoque la mort et la maladie d'Alzheimer –, passé intime et sentimental aussi – jusqu'à faire de son propre avortement puis de son cancer du sein des objets littéraires. En somme, la question qui se pose, est celle de l'incapacité d'Annie Ernaux à se libérer de ses fantômes, puisque la possibilité même de s'en affranchir est niée par la succession des titres, ce qui revient à dire que, d'après elle, la liberté individuelle n'existerait pas.

Il est vrai que, paradoxalement, elle récuse le concept même d'autobiographie, puisque, pour reprendre ses déclarations dans *L'Écriture comme un couteau*, elle ne se considère que « très peu comme un être singulier », mais « comme une somme d'expériences, de déterminations aussi, sociales, historiques, sexuelles, de langages ». En cela, elle dépasserait donc le célèbre basculement identifié par Barthes dans *Le Degré zéro de l'écriture* : « l'instant où l'écrivain a cessé d'être un témoin de l'universel pour devenir une conscience malheureuse (vers 1850) ». Il s'agirait alors, pour reprendre un *topos* en vogue, d'atteindre l'universel par le particulier. La justification est bien commode. Car au fond, quoi qu'on en dise, il est toujours question de *soi*, d'abord et toujours de *soi*, *a priori* et *in fine*. Le narcissisme est certes l'un des penchants les plus communément répandus de par le monde, fût-il inversé par le reflet de l'autonégation et par le biais du misérabilisme. Il est non plus indéniable que chacun parle à chaque instant de *soi*, y compris les écrivains, c'est entendu, mais il est regrettable que le sujet, conscient ou inconscient, de l'écriture en soit devenu le principal ou même l'unique objet. Comme si, de nos jours, il n'y avait plus d'imaginaire possible, comme si l'imagination, c'est-à-dire aussi la faculté d'*inventer*, n'était plus au cœur de la création. Au fond, dans une telle conception de la littérature, tout serait dit, dès le commencement et à tout jamais, et tout serait à trouver dans l'histoire personnelle de l'auteur, dans sa mémoire, ses expériences vécues et la perception qu'il en a, qu'il suffirait d'exhumer, de nettoyer, d'analyser, de cataloguer pour la postérité. Place donc à l'archéologie !

Et à la sociologie, puisque dorénavant, l'individu n'existe plus – c'est évident... Il n'est que le résultat d'un conditionnement multiple et partagé par le nombre, au point que la première personne du *singulier*, le *je* même de l'auteur se confond avec celui de son lecteur, n'importe qui pouvant s'y retrouver. Plus de distinctions d'inspiration ou de goût, ni plus de hiérarchie des thèmes et des talents ; plus de subjectivité, mais un style prétendument neutre et objectif,

exempt de métaphores et de jugements de valeurs. Ce n'est plus de l'universalisme, c'est du communisme. Ou plutôt non : l'œuvre d'Annie Ernaux est en phase avec le wokisme ambiant. Après avoir étudiée, très tôt, et célébrée, par les universitaires, après avoir été tardivement, et presque unanimement, encensée par la presse culturelle depuis la parution des *Années*, la voici donc couronnée du Prix Nobel, qui récompense ainsi l'une des plus grandes plumes de cette littérature de l'égotisme collectif.

En tant que compatriote, je me réjouis qu'elle soit le troisième écrivain français à le remporter en moins de quinze ans, après Le Clézio en 2008 et Modiano en 2014. Avec eux, Ernaux fait honneur à la culture de notre pays et contribue à son rayonnement international. Pourtant, je ne peux m'empêcher, en la circonstance, de penser à Butor, qui l'aurait certainement mérité tout autant, voire davantage, et il y a plus longtemps encore, à l'époque bénie, et révolue, des « grands récits », où l'auteur ne se complaisait pas dans le miroir de sa psyché mais inventait des histoires, pour rêver, pour réfléchir, ou même pour dénoncer. Elles parlaient certes de lui, mais très indirectement. Que l'on songe aux grands romanciers français du XIX<sup>e</sup> siècle. « Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans de certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles. » C'est de Victor Hugo : sa préface aux *Misérables*. Et son héros s'appelait Jean Valjean.

Roger-Michel Allemand, octobre 2022